

Séance  
solennelle  
d'ouverture  
de la  
conférence  
du Stage

du 24 mars 2000

DISCOURS

de M<sup>me</sup> le Bâtonnier BROCARD

---

Un instant d'humanité

par Maître Kiêt NGUYEN, *Médaille d'Or*

---

"Celle que l'on appelait la pucelle"

par Maître Christophe MORETTO,  
*Médaille d'Argent*

---

Eloge de Maître Alain FURBURY

par Maître Bérengère FROGER,  
*Médaille d'Argent.*



# **“CELLE QUE L’ON APPELAIT LA PUCELLE”**

**par**

**Maître Christophe MORETTO**

Médaille d’Argent

Il est parfois des cas où il vaut mieux se taire.

Ne rien dire.

Oublier.

Oublier que notre histoire, n’a pas toujours été auréolée de gloire, d’honneurs, de victoires.

Oublier que certains n’ont pas toujours su tenir leur rang, n’ont pas toujours été fidèles, n’ont pas toujours su honorer leurs promesses.

Oublier enfin que nous avons été coupables de crimes, ceux de n’avoir pas réagi, ceux d’avoir fermé les yeux.

On a invoqué la Raison d’Etat. Que parfois il valait mieux sacrifier une âme que mettre en péril l’intérêt de tout un peuple.

Sacrifier une âme.

Comment ont-ils pu, ces barbares, ces lâches, comment ont-ils pu t'abandonner ainsi à ton sort, toi qui leur avais tout donné, jusqu'à ta vie sans un regret.

Aujourd'hui nous allons nous souvenir, nous remémorer ce que nous t'avons fait.

En l'an 1431, nous lui avons donné la mort.

Oh ! Non, nous ne l'avons pas fait nous même, c'eut été par trop facile.

Non, nous avons laissé œuvrer ceux que nous appelions "l'ennemi", ...ainsi, l'honneur était sauf.

La peine de mort fût prononcée, condamnée à brûler vive sur un bûcher.

Le crime ?

Celui d'avoir servi son Roi, son Peuple.

Celui d'avoir été l'élue, devant délivrer le Royaume de France.

Celui d'avoir accompli son destin.

"Mais, elle méritait la mort, Hérésie, Sorcellerie... elle méritait la mort, le procès l'avait démontré"

Un procès ! Quel procès ?

Celui de ROUEN où tu as comparu enchaînée, seule, abandonnée de tous. Procès truqué, procès tronqué, contraire à tous les principes, principes qui n'existaient pas.

Toi, toi que la vie a choisie pour être le symbole de la délivrance d'un peuple, toi qui a, à tout jamais marqué notre histoire, laisse moi te demander pardon.

Permetts-moi de te rendre un dernier hommage.

Le temps de quelques mots, l'instant de quelques phrases, ici, en ce lieu empreint de tant d'histoires, rappeler ton histoire.

Celle d'une jeune fille de 19 ans, brûlée pour avoir sauvé la France, l'histoire d'un destin unique et exceptionnel, l'histoire d'une Sainte.

\* \* \*

Domremy, petit village de Lorraine, le lieu de ton enfance.

Celle d'une jeune fille simple, ordinaire, aucune trace de ces "fioretti", dont on aime tant illustrer l'enfance des Saints.

Et pourtant, cette enfance elle contenait déjà tout le reste, en silence, comme le soleil d'aurore contient déjà midi et ses rayons.

Te souviens-tu de ces instants ? Ceux où tu étais encore une enfant mais déjà plus tout à fait.

Ces courses endiablées, ces jeux incessants à travers les prés surplombant l'église.

L'église, ton repaire, ta cachette, ta "cabane enchantée" ; il n'y a pas un jour où tu ne t'y sois rendue.

Quand les autres y allaient écouter la messe du Père Guillaume, tu y allais pour entendre.

Qui ? Nul ne le savait, mais toi tu t'en doutais déjà.

Rappelle-toi ce jour, celui où le doute est devenu certitude !

C'était une journée d'été, dans le jardin de ton père, celui où tu aimais tant t'abandonner à tes rêves d'enfant.

D'un coup, d'un seul, une lueur, aveuglante, terrifiante, semblant jaillir directement du soleil.

Puis un murmure, un souffle au creux de ton oreille, imperceptible, et soudain plus rien, comme emporté par la brise qui venait de naître.

Te revoilà, assise dans le jardin, hébétée, tremblante de mille peurs, et pourtant, au fond de toi, tu t'es sentie rassurée, apaisée.

Elles sont venues.

Qui ?

Les voix.

Et chaque jour, elles reviendront.

D'abord timides, puis de plus en plus téméraires.

Elles sont envoyées par Celui que tu adores plus que tout, plus que ta propre vie. Par elles, il s'adresse à toi, te confiant une mission.

Que dis-je, te demandant l'impossible !

Toi, une enfant qui n'avais jamais quitté son village natal, tu devais lever une armée, reprendre Orléans et faire sacrer le Dauphin, Roi de France en la Cathédrale de Reims.

Toi, une jeune fille de 16 ans, tu devais accomplir un miracle, tu devais délivrer le Royaume de France.

Te rappelles-tu ce jour, celui où tu as compris ce qu'Il attendait de toi ?

Tu as souri, Il t'avait choisie.

Toi qui consacrais ta vie à la foi et à l'église, tu serais celle qui proclamerait Sa bonne parole, tu serais Sa voix, mais aussi Son bras.

La décision était prise, tu partirais, tu irais accomplir ton destin. Sans un regret.

De ton départ, pas un mot, ni à tes parents, ni à tes frères, ni même au père Guillaume.

A Hauviette, ton amie de toujours, un simple signe de la main.

Pour elle, un "au revoir, a demain."

Pour toi, tu ne savais pas encore qu'il s'agirait d'un adieu.

Les voix : jamais elles n'ont été aussi présentes, elles te pressent, te bousculent, le temps est compté.

"N'oublie pas que tu dois sauver ton peuple, rencontrer le Dauphin de France, le convaincre de te confier une armée. Parle lui de nous, il te croira."

S'entretenir avec le Dauphin !

Approcher le personnage le plus puissant du Royaume... du moins de ce qu'il en restait ; quand on n'est qu'une paysanne, venue de sa contrée natale, ignorante de tout.

Mais, as-tu seulement douté ? Comment croire un seul instant qu'il pourrait te tromper ?

S'interroger, c'était commettre le plus vil des péchés.

La route était tracée, et tu n'avais déjà plus qu'à la suivre, mue par une force immuable, une force que l'on appelle communément, la foi.

Dans le Royaume, on commençait à ne plus parler alors que d'une légende : celle d'une pucelle qui se disait mandatée pour sauver la France.

Certains l'auraient vue, elle existe et serait de chair et de sang.

La légende, parvint jusqu'au Dauphin.

Une enfant venue de Lorraine était en route pour le voir ; elle lui apportait la parole divine et le ferait sacrer Roi.

Cette histoire l'amusait, l'intriguait aussi, car une prédiction circulait en ce temps, celle selon laquelle la France, qui avait été perdue par une femme, serait reprise par une pucelle issue des marches de Lorraine.

Il la recevrait, mais elle sera mise à l'épreuve.

25 mars 1429, Chinon, la Cour du Dauphin.

Il y régnait ce jour là, une agitation inhabituelle.

La cause ? La pucelle était là.

En t'approchant de la salle où se trouvait le Dauphin, tu entendais monter vers toi des remous de voix et des rires, ...des rires, ...une enfant arguait qu'elle emmènerait le Dauphin se faire sacrer Roi, après avoir levé le siège d'Orléans.

Quelle ironie ! Une femme se mêlant des choses de la guerre !

Le Dauphin lui botterait les fesses et la renverrait à ses champs qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Celui que tu devais rencontrer était là, dans cette pièce immense, où toute la Cour semblait s'être réunie, mais n'avait aucune intention de se révéler à toi.

Qu'importe, la révélation vint d'ailleurs, de Celui qui te guidait et qui ne te quittait plus.

Grâce à Lui, tu allais enfin rencontrer celui qui te comprendrait, celui à qui tu pouvais t'adresser sans crainte, lui parler de ces voix qui te guidaient et qui te demandaient de faire de lui un Roi.

Tu trouvas, ce soir là, réconfort et compréhension, plus de rires ni de sarcasmes. Le Dauphin t'aidera, il te l'a promis.

Oui, il t'aidera... comme Judas a aidé Jésus.

Les voix : elles sont là, elles te ramènent vers ton destin. "Il faut partir sur Orléans, reprendre la cité aux Anglais qui l'assiègent. N'aie nulle crainte, Il te donnera la victoire."

Mais, avant, une épreuve t'attendait.

Poitiers, les prélats et théologiens auxquels tu fus présentée, demandèrent un signe, quelque chose leur permettant de croire en toi.

"Le Dauphin de France ne peut tout de même pas, sur de simples affirmations, mettre dans les mains d'une enfant, la vie de milliers de soldats innocents."

Mais, ils ne comprenaient pas !

Ne voyaient-ils pas qu'il n'y avait rien à montrer, rien à prouver ?

Ta main, ta voix, ta vie étaient en eux même des signes de Sa présence.

Qu'espéraient-ils ? Que comme un animal savant, tu fasses naître la foudre ou bien le vent pour convaincre ces impétrants de te laisser accomplir Sa volonté.

"En nom Dieu, je ne suis pas là pour vous faire signe, mais donnez-moi une armée, conduisez-moi à Orléans, je vous montrerai les signes pour lesquels j'ai été envoyée"

Nul ne sait ce qui les décida à accéder à ta requête.

La conscience que se tenait devant eux une envoyée du ciel, ou le péril dans lequel se trouvait la cité d'Orléans.

“Après tout, l'on pouvait bien s'aider d'elle, les choses en iraient peut-être mieux, mais ne pourraient aller plus mal.”

On se servait de toi, mais qu'importe du moment que cela servait aussi ton Roi.

Le départ pour Orléans.

C'est à cette période que tu rencontreras le Père Jean, ton confesseur, ton frère. Le seul qui te suivra tout au long de ta route, jusqu'à Compiègne, jusqu'au pied du bûcher, jusque dans les flammes s'il l'avait pu.

Orléans est là. L'ennemi aussi.

Tu en avais déjà pitié.

Tu savais qu'ils allaient succomber, mais comment le leur faire comprendre ?

Comment éviter ces bains de sang qui se dessinaient déjà aux portes de la ville d'Orléans ?

Tu as tenté de les prévenir, mais, se soumettre, à une pucelle ignorante armée d'un simple drapeau, il n'en sera jamais question.

Les malheureux ! Ils ne pouvaient savoir que pour eux il n'y aurait pas de salut.

La victoire Il l'avait placée entre tes mains, leur mort, elle était déjà écrite.

Le destin se mettait en marche, la bataille aurait lieu.

Elle durera neuf jours, huit nuits. Neuf jours, huit nuits parsemés de la clameur des combats, des cris des blessés, du silence des morts.

Chaque jour, tu priais pour que le lendemain, toi et les tiens n'ayez pas, une fois encore, à monter à l'assaut.

Tu les as suppliés de se rendre, leur assurant que leur vie serait sauve ; on te répondait que l'on te brûlerait, toi, la "catin des Armagnacs" comme ils t'appelaient.

Jamais tu ne prendras les armes.

Les larmes. C'était tout ce qu'il te restait face à la barbarie et la cruauté qui s'étalait sous tes yeux.

Français comme Anglais, Armagnacs comme Bourguignons, tu n'avais de cesse de confesser les soldats qui rendaient l'âme.

Pourtant, tu devais continuer.

Sans relâche, tu repartais au front, sous les créneaux des tourelles anglaises, inlassablement, se dressais ton étendard.

Les Anglais, ils reculaient sans vouloir y croire.

8 mai 1429, la ville d'Orléans est reprise. Ton destin s'accomplit et tu lui fais face.

Désormais, nul n'ignore le miracle accompli par la pucelle.

On te prête alors tous les pouvoirs.

On raconte que tu invoques les puissances divines, que tu prédis l'avenir.

Ainsi aurais-tu sauvé la vie d'un de tes capitaines en le prévenant qu'un boulet le tuerait, s'il ne s'écartait sur-le-champ.

De même, les Capitouls, conseillers municipaux de Toulouse, cité à l'époque ruinée, t'écrivent, afin que tu les conseilles dans la gestion de leurs finances.

Ces commérages t'amusaient.

Le peuple parlait de miracles, de prophéties, l'ennemi "d'enchantelements, de sorcelleries."

Ce n'était rien de tout cela.

C'était Sa volonté, Lui qui décide de tout, maître des évènements,  
intervenant à son gré pour que surgisse l'inattendu.

Tu n'en étais que l'instrument, toi sa plus fidèle servante.

Chinon, la Cour du Dauphin.

Il ne peut y croire : Orléans est reprise et par-là sa légitimité est assise.

En combattant pour lui, cette pucelle a su redonner son âme à un peuple  
jusqu'alors désuni et découragé.

Plus de doute possible, grâce à elle et à ses voix, il sera Roi de France.

Les voix : elles te l'avaient prédit, tu reprendrais Orléans. Mais il te faut  
continuer, "la France attend son Roi, et bientôt ta mission s'achèvera."

La route du Sacre se dessine sous tes pas.

Les cités Bourguignonnes, une à une se rendent, ouvrant leur porte sur ton  
passage et jurant de n'obéir qu'au Roi.

Bientôt, Reims sera en vue.

Enfin !

Après le Sacre, tu pourrais t'en retourner à Domremy, auprès des tiens qui  
te manquaient tant.

Ton père Jacques, ta mère Isabelle, Hauviette et le père Guillaume ; les  
retrouver, leur raconter, leur expliquer pourquoi tu étais partie un beau jour sans  
la moindre explication.

Ils comprendraient : eux aussi auraient tout quitté pour Lui.

Mais le destin, ce destin qui n'avait de cesse de te poursuivre, il ne  
l'entendait pas ainsi.

Ce destin, il allait devenir fatalité.

Le Dauphin est mort, vive le Roi ! Mais déjà tu ne reconnaissais plus celui qui t'avait soutenue dans ton combat.

Lui, à qui tu as tout donné alors qu'il n'avait rien.

Lui que tu as placé sur le trône de France alors qu'il n'était qu'un pantin, dont se jouaient les Anglais.

Lui, ton confident, il ne veut plus t'écouter.

Tes conseils, il n'en a cure !

Tes voix, elles n'ont qu'à se taire, ou s'adresser directement à lui, après tout il est le Roi de France !

Tu lui as apporté la puissance, une royauté d'inspiration divine, un peuple acquis à sa cause.

Comment pouvais-tu savoir qu'ainsi tu signerais ta perte ?

Tu l'as imploré de poursuivre la lutte ; l'ennemi était en déroute, la victoire finale était proche.

Mais alors qu'un pays tout entier ne demandait qu'à te suivre dans ta quête de liberté, le Roi ne pensait déjà plus qu'à pactiser.

Les Bourguignons lui offraient Paris, en échange, il abandonnait la Picardie ; le marché était honnête.

Certes, la pucelle était contre. Mais, que savait-elle de la façon de gouverner un Royaume ?

Les voix : elles te l'annoncèrent alors. "Tu seras prise, bientôt, avant que n'arrive la Saint-Jean."

23 mai 1430, Compiègne, un mois jour pour jour avant la date fatidique de la Saint Jean, tu es tombée dans leur piège.

Pour les Anglais, c'est le jour de gloire.

La sorcière est entre leurs mains ou plutôt, elle le sera bientôt, après l'avoir rachetée aux Bourguignons.

Ils ont offert 6 000, puis 10 000 livres : pour t'avoir, ils auraient vendu leur âme.

Le Roi apprend la nouvelle... et s'en retourne à ses occupations du moment.

Il est sa majesté Charles VII, Roi de France et des Français, et il ne souffre plus qu'on lui fasse de l'ombre.

Grâce à lui, le Royaume est de nouveau en paix, le peuple ne veut plus de combats, ne veut plus de guerre.

Tenter de la sauver, c'est remettre en cause les accords passés, il faut d'abord penser au bien être de ses sujets.

Ils oublieront la pucelle.

La voilà ! La fameuse raison d'état !

Celle qui justifie les crimes les plus lâches, les actes les plus odieux.

Elle t'a frappée, t'abandonnant à ton sort, te laissant croupir dans les geôles de Rouen, fief des Rois d'Angleterre.

Dans ces cellules suintant l'humidité et la pourriture, tu vivais au milieu des rats,... des rats, qui n'avaient de cesse, chaque jour de venir t'humilier davantage, t'attachant à ton lit de peur que tu ne t'envoles, te torturant en te répétant que ton Roi t'avait oubliée.

Les voix : elles sont là, elles te soutiennent, mais que pouvaient-elles contre la folie humaine, si ce n'est te rassurer. "N'ait crainte, Il ne t'a pas abandonné, Il ne t'abandonnera jamais."

Rouen !

Il fallait un Procès !

Il ne suffisait pas de te tenir captive, il ne suffisait pas de simplement te tuer.

Il fallait un Procès !

Il fallait que tu sois condamnée pour satanisme, que tu sois brûlée.

En te détruisant, on détruisait ainsi en ses assises spirituelles, presque magique, la légitimité de Charles VII.

Mais, pour cela, procès de foi, procès d'église, on démontrerait ta haine de l'institution, on dévoilerait au grand jour que tu étais maléfique, inspirée non de Dieu mais du Diable.

Après tout, l'église n'avait-elle pas pour mission de débusquer et juger les hérétiques ?

Juger la pucelle ! On trouvera facilement des juges.

9 janvier 1431, le Château de Rouen, une salle,... semblable à celle-ci.

Sur la droite, le Tribunal, composé de ceux que l'histoire continue à appeler "tes juges", alors qu'il n'y avait là que des bourreaux.

Le président, un dénommé Cauchon, tout désigné pour te condamner : c'est lui qui a traité ton achat par les Anglais.

Les assesseurs, en tout plus d'une centaine, pour la plupart, issus de l'Université de Paris, Université Bourguignonne, farouchement hostile à Charles VII.

A gauche dans la salle, le public, presque exclusivement Anglais, qui n'avait de cesse de crier sa haine et son mépris pour toi.

A la barre, en bas, l'accusée, l'hérétique, l'envoyée du malin.

Pour la défense,... quel besoin d'avocat quand la sentence est déjà prononcée.

Le procès allait commencer. Il devrait être grandiose ! Le tribunal devait avoir de l'éclat !

On n'assassine pas dans l'ombre.

Il durera cinq mois.

Cinq mois au cours desquels tu livreras ce qui restera sans doute, ta plus grande bataille.

La plus inutile aussi ; elle sera sans issue.

Pourtant, malgré la peur, malgré les coups, à aucun moment tu ne faibliras, jamais tu ne vacilleras.

Ils ont beau se relayer pour t'assaillir de questions, ils n'arrivent pas à t'égarer, à obtenir de toi ces aveux détournés, ceux qui permettraient de proclamer ton hérésie.

Les accusations étaient perfides : "ces voix ne venaient pas de Dieu, il s'agissait d'illusions, de choses diaboliques, c'est un représentant de l'église qui vous le dit ! Soumettez-vous et vous aurez la vie sauve."

Renier ces voix, c'était Le renier. Il valait mieux la mort.

Qu'importe leurs accusations ! Tu étais Son envoyée, et cela ils ne te l'enlèveraient pas !

Ta communion avec Lui était totale, elle échappait à toutes les exigences, même à celle de tes juges et de ceux au nom de qui ils agissaient.

Cette insoumission, dont tu feras preuve tout au long de ton procès, ils ne pourront la supporter.

Cette liberté, que tu représentais, ils ne sauront la souffrir.

Elles scelleront ta perte.

Désormais la cause est entendue.

L'interrogatoire va pouvoir se clore en quelques questions, rapides.

Tes réponses, elles n'ont plus d'importance ; elles n'en ont jamais eu d'ailleurs.

Vient l'heure de l'acte d'accusation. "Monsieur le Procureur, vous avez la parole".

Un à un, il reprendra les soixante-dix articles qui composaient le réquisitoire.

Les crimes : idolâtrie, schisme, apostasie, hérésie, insoumission à l'église, blasphème pour avoir pris l'habit d'homme.

La sentence : tu l'as toujours connue.

Te voilà au pied du bûcher, là où il était écrit que tout s'achèverait.

A moins que...

A moins que tu n'abjures, a moins que tu ne reconnaisse tes péchés, que tu n'acceptes de te parjurer.

On ne brûle pas ceux qui se repentent ; ils ont le privilège de mourir en prison.

Les voix : Elles te parlent mais tu ne les entends plus.

Il n'y a que les cris de la foule qui réclame le spectacle auquel on l'a conviée, qui réclame que l'on allume le brasier.

Alors, tu signeras la cédule que Cauchon te présente.

Pour tes juges, la reconnaissance de ton abjuration.

Pour toi, rien de tout cela, simplement, le seul moyen que l'on t'offre, de te soustraire aux flammes.

Le bûcher s'éloigne, mais sur la route de la prison, tu es assaillie par le doute.

Ton ami Jean te rassure. "Tu as agi sagement. Combien d'entre nous auraient refusé, de se sauver des flammes ? Les voix, les habits d'hommes, quelle importance d'avoir reconnu qu'il s'agissait de blasphème. Lui, Il sait que tu ne l'as pas renié, en signant cela."

Tu l'as regardé alors comme on regarde un fou.

Que voulait-il dire ? Ces voix, c'était la sienne ! Les habits que tu as portés c'était sa volonté !

Jamais tu n'aurais reconnu le contraire, du moins le croyais-tu jusqu'à ce que tu comprennes.

On t'avait offert la prison à vie au lieu et place de la mort, mais à quel prix ?

Cent fois, mille fois, tu l'as supplié de te pardonner, tu ne savais pas.

Les voix : elles n'étaient plus là.

Alors, comme un dernier signe, lentement, tu as remis, encore une fois, ce qui n'était pourtant que des guenilles abandonnées là, jetant ainsi à la face de tes bourreaux, ton amour pour Lui, contre lequel ils ne pourraient rien, ni par une cédula, ni par un bûcher.

La sentence sera définitive, elle résonne encore.

“Relapse ! Elle a de nouveau revêtu l'habit d'homme ! Qu'on prépare le bûcher” !

Il se dressait au milieu de la place du Vieux-Marché, t'attendant, te réclamant, presque compatissant.

Bientôt, cet autel remplirait son office. Il ne serait plus qu'un brasier, t'entraînant avec lui, dans une danse macabre, celle de ses flammes, celle de ta mort.

30 mai 1431 : vêtue d'une robe, coiffée d'une mitre sur laquelle on peut lire “hérétique, relapse, apostate, idolâtre”, ... elle meurt.

Elle n'a pas encore 19 ans.

\* \* \*

Monsieur le Premier Président,  
Monsieur le Procureur Général,  
Madame le Bâtonnier,  
Mesdames et Messieurs,  
Mes chers Confrères,  
Chers parents, chers amis,

Il n'y a pas de mot pour qualifier nos actes !

Elle nous a apporté la délivrance ; en échange nous lui avons offert la mort.

Nous en avons fait une sainte ; le monde, dans le même temps, en a fait un symbole : celui de la liberté.

Car, au-delà de toutes les récupérations dont elle a été l'objet, notamment politique, et ce, malheureusement, encore de nos jours, elle est et elle reste l'image de toutes les libérations.

Son combat, c'est celui de tous ceux qui luttent chaque jour, pour que cesse la tyrannie qui s'exerce à travers le monde.

Aujourd'hui, pour nous tous, elle est une Sainte, celle de la réconciliation.

“Celle que quelles que soient nos convictions personnelles, on admire, on aime, parce qu'au-delà des positions partisans, chacun peut trouver en soi une raison de l'aimer...” oui, de t'aimer, toi, celle que l'on appelait la pucelle.